



DÉMASQUEZ-VOUS !

MARTO PASSE À LA RÉALITÉ VIRTUELLE

Sur fond d'autofiction, les étudiants de première année du DSAA Design et Création numérique (DCN) de l'École Estienne ont imaginé des personnages-marionnettes et customisé des Google Cardboard pour réaliser une douzaine de masques de réalité virtuelle. Chaque avatar-masque, fait découvrir au spectateur un univers immersif associé à un spectacle du festival : et en propose une interprétation inédite.

Les masques de réalité virtuelle seront présentés dans les différents lieux de l'édition 2018 du festival MARTO du 8 février au 10 mars 2018.



FRAGMENTÉ

SOLÈNE LOMBARD

Mon masque Fragmenté s'inscrit dans un projet de création en lien avec le spectacle *#Softlove*. Fragmenté représente toute ces personnalités qui m'entourent et me suivent chaque jour. Elles se forment et se déforment pour créer ensemble mon entité. Le spectacle *Softlove* réalisé par La compagnie Le Clair-Oscure et l'auteur Eric Sadin nous propose de découvrir 24h de la vie d'une femme à travers le regard éperdu de son intelligence artificielle. Mon projet consiste à imaginer un espace immersif en réalité virtuelle qui raconte l'histoire de cet assistant numérique. Le dispositif mis en place propose au spectateur de voir à travers les yeux de ce robot un appartement, filaire, déstructuré et mystérieux. Mon travail tend à considérer l'univers de l'intelligence artificielle en

cherchant à représenter les différents sentiments et sensations qui l'entourent. J'ai ainsi cherché à recréer des scènes métaphoriques, imaginaires et poétiques qui sont parfois de l'ordre de l'abstrait et parfois plus proches du réalisme. Ainsi, j'explore le territoire de l'imaginaire pour construire et déconstruire un espace. À certains moments la scène est calme et réaliste, puis elle se transforme en un espace déstructuré et chaotique quand notre regard rencontre un objet lié à cette femme. Ainsi, mon univers oscille entre l'exploration du réel et de l'imaginaire. L'histoire est donc construite sur les sentiments et les souvenirs de l'assistant numérique qui bien que virtuel, ne peut pas s'échapper de cette réalité.

ALTER-EGO

Je suis née il y a 21 ans, un 30 décembre exactement. J'étais accompagné d'un frère avec qui durant 9 mois j'ai tout partagé. Ce qui est étonnant c'est que je suis tout l'inverse de mon alter ego. Mais c'est grâce à lui que je vais pouvoir écrire mon autoportrait puisque tout nous relie.

Je ne m'identifie donc pas toute seule mais en regardant mon frère jumeau, car nous nous sommes construits ensemble, une identité propre à chacun. Il est mon miroir comme je suis le sien, c'est un drôle d'autoportrait à deux.

Toujours derrière lui qui était en avance sur moi, je préférais me faire discrète, repliée, réfugiée dans mes pensées; j'aime être un loup solitaire. Mon caractère et ma combativité me viennent de lui, on ne manquait pas une occasion pour se battre. Mais ne vous y trompez pas, les égratignures sur mon corps ne sont que le reflet de ma maladresse. Mon frère et moi avons un esprit sportif et une imagination débordante, l'ennui n'a donc jamais croisé notre route.

Sur les photos de famille on m'y voit, simple et ordinaire, presque effacée comme s'il fallait me chercher pour me trouver. Souvent cachée derrière mes frères, les jambes et les bras croisés, recroquevillée sur moi-même, le regard dans le vide, comme si j'attendais que quelque chose tombe du ciel. Mais dans cette instabilité et ce déséquilibre, ma posture reste grande et verticale.

Je ne porte pas de robes, pas de bijoux, ni de belles coiffures, aucun signe que je sois coquette. Je ne suis pas non plus douce, mais plutôt brusque et impulsive. Mes mains grandes et fines reflètent ma silhouette. Mon visage lui est plutôt rond, tout comme mon nez et mon menton. J'ai donc toujours été ainsi, d'une humeur sombre, le regard froid, les sourcils froncés. Mais sous ce masque se cache une autre personnalité, calme et bienveillante. Il ne faut donc pas me juger à première vue car je suis encore pleine de surprise.

ERRANCE

CHARLÈNE BRUN

Buenos Aires, Plaza de Mayo.
Chaque dimanche se réunissent des femmes qui marchent ensemble.
Ces femmes -mères des Désaparesidos- ont toutes en commun la perte, l'absence, la douleur liée au manque, au vide.
Mais paradoxalement, de cette perte, surgit comme une épiphanie, une cause commune.
Ces femmes deviennent un corps commun.

Pour la création de cet univers j'ai voulu travailler autour de la notion d'absence qui devient matériau créatif. Ces femmes ont perdu leurs enfants, mais elles restent liées à eux par un lien viscéral. De la perte, émerge une cause commune.
Dans ce désert l'utilisateur découvre en déclenchant sur son passage, ou en ciblant certains éléments, une dualité entre la parole étatique et la réalité du pays. Il est plongé dans un monde immersif le plaçant à la croisée de deux réalités qui s'opposent.

L'univers fonctionne comme une enquête : à l'ouverture on est accueilli par un extrait de slogan politique qui dit : «Ce sont des exemples de ce que nous avons fait, même s'il y a beaucoup d'autres choses à faire. Nous pouvons dire qu'aujourd'hui, nous les Argentins, nous vivons dans le meilleur pays du monde». L'Argentine marche.
Au fur et à mesure de la déambulation, l'expérience révèle des images de cette «belle réalité», ainsi que d'autres déclarations publiques, en miroir avec l'acharnement de ces femmes qui marchent, chaque dimanche sur la Plaza de Mayo. C'est l'opposition irréconciliable entre ces deux univers que j'ai voulu mettre en évidence, et permettre à l'utilisateur de se l'approprier. Le spectateur est sollicité pour découvrir les différents éléments, qui peuvent, ou non, se présenter à lui.

ABSENCE

Je suis une personne très maladroite. Les gestes sont spontanés, plus objectifs que les mots. Je ris de cette maladresse, elle m'occupe. Il paraît que l'on hérite des traits que l'on nous attribue... Heureusement, je suis petite, ça minimise, physiquement, mon potentiel catastrophe.
Il est onze heures, aujourd'hui est une journée ordinaire. Je me suis levée, je n'ai encore rien cassé, alors j'ai le temps : je flotte dans les méandres de ce que j'aurais voulu vraies, c'est ma réalité. Des choses qui n'existeront jamais. J'élabore des théories, des collages, des plans d'action aux paramètres improbables, qui

ne serviront jamais à l'effet escompté. Ils fusent. J'invente une histoire qui n'a pas eu lieu, pour qu'elle existe malgré tout. Je me fatigue. C'est incessant. Un éclair de lucidité traverse les tranchées : elle est folle.
Mes pensées se dissocient, elles ont une vie bien à elles, échappant à toute forme d'impératif.



TREEVOLUTION

BERNADETTE KALAJ

Treevolution est un autoportrait farouche représentant une force tout comme une faiblesse de caractère. Une forêt, un cerf, un environnement, un monde perdu dans lequel je m'échappe. Les matières piochées dans la nature représentent une certaine attirance pour le retour à l'état sauvage, une excursion imaginée depuis l'enfance ! (Comment vivre dans un monde indomptable, ai-je toujours ce fameux instinct animal dont j'entends parler depuis si longtemps ?) À travers ce masque j'ai décidé de représenter la compagnie L'Alinéa et leur spectacle *Les Assoiffés*.

Plongeant le public dans un retour vers le passé, l'intrigue se déroule sur une enquête basée sur la mémoire, l'identité, les souvenirs et les choix de l'adolescent menant vers le chemin de l'âge adulte.

Treevolution est une expérience VR invitant chacun à traverser un chemin, celui du masque pour être transporté dans une pièce. Le plan de travail d'un médecin légiste qui dissèque sa mémoire à partir d'un corps inconnu. Qui est-elle ? Des projections, des bruits, des indices, des voix s'entremêlent sans distinction ! Des souvenirs fragmentés racontant le destin de trois jeunes adolescents.

QUI SUIS-JE ?

Si moi je devais me décrire,
je ne saurais quoi vous dire.
J'y pense souvent, chaque jour. Qui suis-je ?
Le miroir que je croise n'est que l'image d'un
corps. Tandis que moi, je me définis à travers
l'esprit, logé dans un endroit sombre où mes
souvenirs s'endorment.
Le temps passe et la confusion se crée,
ma mémoire me joue des tours.
Moi je suis ce masque, cette forêt où j'écris,
je lis et j'oublie que je suis parmi les autres.



TYME

GRÉGOIRE ORMIÈRES

Le temps est un bien qui se consume et qu'on ne peut récupérer. Comment occuper à bon escient chaque minute et comment ne pas perdre ce temps qui est parfois si difficile à prendre ? Mon masque s'attarde sur ces questionnements, et évoque la notion de temps à la fois à travers la forme et le mouvement. La manivelle qui permet de faire tourner la roue est issue d'un intérêt pour les petits mécanismes ingénieux souvent intégrés aux marionnettes. J'ai tout de suite été séduit par les petits automates que confectionnait Emmanuel Audibert. Les mécanismes magiques de la marionnette à fils dirigés par des petits moteurs qui apportent une grande précision aux mouvements m'ont vraiment stupéfait.

Il y avait de plus ce côté miniature à son travail que j'apprécie beaucoup, comme un petit monde qu'il expose à nos yeux. L'expérience de réalité virtuelle que j'ai créée s'est donc tout naturellement axée autour de son travail. Le spectacle qu'il propose pour le festival traite de l'attente des spectateurs avant une représentation, ce qui le reliait un peu plus d'ailleurs à mon masque. En écho à cette réflexion j'ai souhaité m'intéresser au contraire à l'artiste derrière les marionnettes et proposer au spectateur une expérience qui le plonge dans la peau du créateur, du marionnettiste.

LES LUNETTES

Je suis né comme tout un chacun me semble-t-il, sans lunettes. Armé d'une bonne vision je n'étais pas de ces enfants «binoclarde» auxquels on associait, parfois non sans méchanceté, la dénomination «intello». Je crois que j'aurais certainement mal vécu le fait de devoir constamment revêtir mon nez de ces affreuses lunettes rondes à la mode à l'époque. Je me rends maintenant compte que les lunettes ajoutent ce sérieux à l'enfant et le privent en un sens de son innocence. Peut-être parce qu'enfant on associe les lunettes au travail, aux adultes, aux scientifiques et à tous ces gens très intelligents et si ennuyeux. Les lunettes c'était l'ennui. Lorsque ma première décennie fut passée, mon appréciation de ces binocles changea. Je les associais alors à une forme de maladresse. Peu habile est celui qui porte des lunettes à chaque heure du jour. Le pauvre se retrouve gêné dans ses mouvements, il ne peut ni reposer sa tête sur le côté, ni faire du sport avec, ni se pencher trop en avant sans les voir s'écraser au sol et se trouve bien aveugle après les avoir perdues ou ôtées pour une douche, un bain ou une bise. C'était en tout cas ce que j'avais expérimenté avec mes nouvelles lunettes bien trop desserrées qui venaient orner mes mimiques d'une retenue certaine.

Porter des lunettes c'était comme avoir un torticolis. Heureusement pour moi ces lunettes n'étaient nécessaires qu'en cas de fatigue oculaire, m'avait précisé mon médecin d'alors. Je pouvais voir sans elles et elles existaient sans moi. Bonne nouvelle au premier abord. Mais c'est grâce à cette situation d'inter-indépendance qu'elles se sont, avec une certaine perfidie, imposées à moi. Me faisant oublier, grâce à une discrétion sans précédent, tantôt de les enlever après un cours, tantôt après une séance de cinéma. Elles restaient chaque fois de plus en plus longtemps accrochées à mon bout de nez. Mes lunettes c'était ma douce maladie à moi. C'est plus récemment (un 28 août me semble-t-il), que je réalisai que ces lunettes m'avaient changé. Elles me faisaient maintenant le visage plus doux, leur couleur marron écaillé répondait fièrement au châtain de mes cheveux et leur forme ovale, non sans rappeler celle de ma barbe, adoucissait les traits secs de mon visage. Elles étaient maintenant devenues un atout solide face aux longues heures de travail et un fidèle compagnon les journées de migraine. J'étais dorénavant, avec une étrange complaisance, ce vieux binoclard ennuyeux et intello. Ces lunettes c'était moi.



ABÎME PSYCHIQUE

MARION ROBIN

De l'extérieur, c'est une masse noire, opaque et rocailleuse. Une forme minérale, froide et rigide. Mais avec un peu de curiosité, on accède à un univers intérieur surprenant, lumineux et aux reflets holographiques changeants. Selon le point de vue et son environnement, le matériau n'aura pas le même aspect. Ce masque symbolise ma personnalité secrète et mystérieuse, et la partie inaccessible de moi-même, enfouie dans les profondeurs obscures de l'inconscient.

Le spectacle *Les Malédiction*s incarne cette notion de mystère, autour du thème de la sorcellerie, des superstitions et de l'existence d'une autre réalité sous-jacente invisible. J'en propose une réinterprétation dans un univers en réalité virtuelle étrange voire inquiétant, où le visiteur semble flotter dans un espace sombre et infini. Les choses y apparaissent puis disparaissent lorsqu'on veut les regarder, comme un mirage visuel et sonore créé par notre imagination.

ALASKA

Alaska. Belle Alaska. Que me réserve un voyage au coeur de ta nature ? Derrière ton A montagneux, rocailleux, majestueux, existe le plus beau des paysages. Ta sonorité si pure déploie toutes les gorges, tes notes blanches soufflent un air glacial, aérien et léger. Ce que l'on aperçoit en premier, ce sont tes trois grands A escarpés. Ils se succèdent avec audace, dans un rythme régulier et mélodieux. Le L les relie, fluide et limpide comme tes immenses lacs aux profondeurs mystérieuses. Un calme horizontal qui adoucit tes pics enneigés. C'est le début du voyage à l'intérieur de ton paysage idyllique et innocent. Alaska, tu me fascines par tes contradictions. Que caches-tu derrière ce décors immobile ? «sk». Quel est ce son étonnant qui fait claquer la langue ? Un bruit froid, cassant comme la glace, robuste comme un iceberg. Ou peut-être le vent qui s'engouffre dans la forêt et qui fait frémir les branches des épicéas. Le S dessine tes routes sinueuses imprévisibles. Chanceux sera celui qui en se perdant, accèdera à tes secrets. À la tombée de la nuit, le S change d'aspect. Un état gazeux et impalpable, vaporeux et sacré.

Avec un peu de chance, peut-être me laisseras-tu assister au spectacle magique des aurores boréales qui ondulent dans le ciel et l'illuminent de couleurs mystiques irréelles. Est-elle bien réelle cette nuit où les astres rencontrent la cime des plus grands sapins ? Pour terminer ce voyage, je dormirai en ton coeur douillet, au fond de la forêt mystérieuse. J'irai me blottir au pied de ce conifère hirsute en forme de K, les branches en bataille. Un peu biscornu, un peu défeuillé. Mais toujours dressé, fier et majestueux, éclairé par les rayons de ta lumière froide si singulière qui jaillit de derrière la plus haute des montagnes.

HEKLA

SYLVIE NGUYEN

Et si pour une fois nous laissons ressortir notre colère ? En travaillant sur mon autoportrait, j'ai réalisé que j'avais un double, une autre moi, plus aigrie, plus méchante et plus en colère. J'ai décidé de la laisser s'exprimer. À travers mon masque vous pourrez retrouver cette facette de moi. Par son volume opposant, mon masque vous dérangera. Ses tubes vous rappelleront de mauvais séjours à l'hôpital et ses couleurs froides et métalliques vous mettront mal à l'aise. Vos sens en seront changés.

Vous n'entendrez pas la réalité et vous ne la verrez pas non plus. Et c'est ça le plus énervant. Alors laissez vous aller, pourquoi devriez-vous toujours sourire après tout ? Il me semblait alors naturel de me lier avec le spectacle *White Dog*, de la compagnie des Anges au Plafond traitant également des mêmes thématiques de haine et de violence. Un refoulement qui s'extériorise à travers un chien, habituellement «le meilleur ami de l'homme». Que faire de ce chien féroce influencé par la rage humaine ?

DOUBLE TROUBLE

C'est une jeune femme d'une vingtaine d'année. Sa démarche semble plutôt assurée. Elle a la peau mate, son visage ovale est structuré par des traits fins. Sous ses yeux asiatiques d'un noir profond, se dessine un tout petit nez d'enfant puis une bouche décorée d'un anneau, ni trop pulpeuse, ni pas assez. De petit chez elle, il y a également sa taille mais cela génère de la sympathie. Ses cheveux châtons, courts et lisses, se balancent de droite à gauche lorsqu'elle s'avance vers le miroir, afin d'y admirer son reflet. Elle semble si souriante et enjouée à chaque fois qu'elle s'approche.

Mais elle, c'est celle que je ne suis pas. Elle, c'est celle du bon côté du miroir. Et si je ne suis pas entièrement elle, alors qui suis-je ? Je dirais que je suis celle dans le miroir, lorsque la lumière est basse et qu'il fait sombre. Celle qui se sent effrayée à l'idée de penser à qui elle est vraiment. Celle qui se sent mal à l'aise parmi les siens et dont le mot famille lui semble si lointain. Froide face à ceux qui ne la connaissent pas. Et en colère contre ceux qui la connaissent. Je suis celle que l'agressivité domine lorsqu'elle est touchée et qui n'arrive pas à réagir autrement

que par la violence. Quelqu'en soit sa forme, cette violence a un effet destructeur sur moi-même et j'en suis consciente. Je suis celle dont les pensées se troublent lorsqu'elle tente de se souvenir du passé et qui a malheureusement été de trop nombreuses fois envahie par des sentiments de haine et de dégoût. À tel point que j'en resterai marquée, mais surtout rongé à jamais par la rancune.

Et que se passera-t-il quand le miroir se brisera ? Qu'advient-il de moi nous serons à la vue de tous ? Surement que je redeviendrais elle et qu'elle enfouira cette mauvaise partie de moi.



DJABARA

ALICE SANZ

Inspiré d'un instrument à percussion d'Afrique de l'Ouest, le shékéré, ce masque nous immerge dans un univers sensoriel où le son et la matière s'accordent sur le rythme du corps. J'ai voulu travailler sur la musicalité du corps en mouvement. À chaque geste, même minime, près de deux milles perles de bois, de métal, de béton s'entrechoquent dans un son qui effleure nos oreilles, les perles nous glissent sur la peau.

Entre immersion et destabilisation, le masque appelle le mouvement. À travers ce masque, je propose une réinterprétation du spectacle, *Robot, l'amour éternel*, un solo de la danseuse de Kaori Ito dans un univers virtuel organique et oppressant. En représentant le corps comme une enveloppe vide, il nous devient étranger, agressif et incontrôlable.

LA MATIÈRE

Il fait à peu près la taille de ma main et le diamètre d'un gobelet. À première vue, c'est assez étrange qu'il soit exposé là, le roi au milieu des bibelots, la vedette de l'étagère. De nature assez banale, cette petite buche, loin d'être sculptée, ne cesse de me fasciner. Chaque observation relève d'une rencontre sensorielle avec l'objet. Je le serre entre mes mains en suivant du doigt les fines lignes de l'écorce. Je respire son odeur poivrée qui me chatouille les narines. Comme un bâton témoin, ce petit morceau de pin blanc recèle mes racines, mon histoire. Chaque été, je descendais les marches de la terrasse de la grande maison de famille pour aller voir mon grand père dans son atelier. Charcutier de formation, il avait depuis délaissé la viande pour le bois. Ses mains gigantesques et rêches sculptaient les pièces avec une délicatesse de joaillier et une force de bûcheron. C'était de l'olivier et du pin qu'on allait chercher ensemble dans les montagnes aragonaises, près du barrage. Le soleil avait fait sécher le bois mort. Je portais avec fierté mon petit tas de branches tandis que mon grand père transportait plusieurs souches creuses avec une aisance impressionnante. J'avais une préférence

pour le bois flotté que la rivière nous dévoilait à chaque décrue. Pour choisir les différents morceaux nous établissions un dialogue sensible avec le bois. À travers les yeux de mon grand père, j'ai appris à regarder la nature qui m'entoure comme un terrain artistique inépuisable. Les arbres n'étaient plus de simples arbres mais des oeuvres d'une grande finesse. L'aspect, la texture, le poids, le bruit, l'odeur, chaque branche, chaque tronc a sa propre identité sensorielle. À nous deux, nous avions l'air d'archéologues à la recherche de la plus belle écorce, les veines les plus nombreuses, de la plus belle nuance de brun... L'odeur des pins et de la terre nous imprégnait pendant les heures suivantes passées à nettoyer, dépoussiérer, huiler nos trouvailles. La poussière et les échardes ne nous gênaient pas. Je me sentais assistante du magicien qui donnait une nouvelle vie au bois mort. Certaines pièces devenaient des chaises, d'autres des couverts ou des madones mais mes favorites restent celles où nous ne faisons rien. La nature est bien meilleur artiste.

BRHYICOLÉ

THÉO ROCQUANCOURT

Pour ce projet, j'ai travaillé autour d'un masque qui rappelle l'esthétique des sociétés primitives. Mon masque est inspiré de ceux portés lors de rituels tribaux, dans le but d'atteindre une nouvelle dimension, ici celle de la réalité virtuelle. Je traite de la disparition de ces civilisations dans nos sociétés modernes, tandis que nous restons le substrat de leurs évolutions. J'ai donc inventé une figure représentative d'une civilisation imaginaire non répertoriée, dont nos écrits ne stipulent pas l'existence.

La contrainte plastique que je me suis imposé était d'utiliser des matériaux de récupération, ce qui fait sens avec ma démarche créative.

Ce masque, réalité tangible d'une société qui n'existe pas, exprime par sa seule existence la disparition de ce qui fut, dans l'idée de faire perdurer un lien, une corrélation entre les univers, entre le réel et l'imaginaire, où l'objet devient une manière d'accéder à quelque chose qui n'existe plus.

BOÎTE À SOUVENIRS

Le 15 avril 1796, l'horloger Antoine Fabre présenta une machine à laquelle chacun de nous s'est déjà confronté au moins une fois dans sa vie. La grande oubliée des instruments, elle, qui possède pourtant l'un des plus beaux organes musical inventé par l'homme : la boîte à musique. Ma première rencontre avec cet engin se trouva prématuré de 2 semaines, à ma naissance. Alors que je n'étais qu'un nourrisson chétif, je l'ai entendu pour la première fois. La douce mélodie de cette musique provenait de l'intérieur d'un de mes jouets, il s'agissait d'un clown en bois, que l'on accroche au mur. Le temps oeuvra, le clown disparut et ma mère reprit l'air pour composer une comptine.

Elle me renvoie à mon enfance, comme si je me regardais petit. Le premier enfant de la famille, un garçon haut comme trois pommes, avec des yeux d'un bleu intense, aux cheveux courts, souriant et une assez grosse tête pour un si petit corps. J'étais aussi naïf, créatif, hyperactif et peureux sur les bords. L'année de mes dix sept ans, je reçus un colis mystérieux indiqué à mon nom, sans aucune information sur l'expéditeur. C'était ma mère avec qui je n'habitais plus depuis

plusieurs années, qui me l'avait envoyé. À l'intérieur de ce carton rempli de polystyrène, se trouvait à première vue un petit objet. La boîte à musique réapparut dans ma vie. Provenant des industries Trousselier (une des dernières entreprises à encore fabriquer ce genre de petit format en France), elle me permettait de jouer « La valse d'Amélie 2 ». Dans les semaines suivantes, je reçus plusieurs colis, puis à ma demande les cadeaux cessèrent. J'appréciais cette attention, mais je n'avais pas pour ambition de devenir collectionneur de boîtes à musique. Parfois, en ouvrant un tiroir de ma table de chevet, il m'arrive de les retrouver, puis de les redécouvrir. J'arrête souvent l'action dans laquelle je suis à ce moment, pour m'asseoir et en jouer. C'est un objet qui m'a toujours impressionné par la simplicité apparente du mécanisme, mais aussi par la grande poésie qui s'en dégage. La pureté du son délicat résonnant qu'elle émet, réveille ma sensibilité. Ces boîtes à musique représentent le lien très fort qui m'unit à ma mère et ma famille. C'est aussi un moyen de me calmer, de prendre quelques secondes de répit, l'avènement de l'intemporel. Aujourd'hui, elle est ma madeleine de Proust.



DÉRIVE

NICOLAS CHRISTMANN

Le masque permet l'incarnation d'un personnage. Une fois revêtu, on entre dans un nouvel univers et l'on abandonne sa propre identité. Entre modernité des formes et inspirations médiévales, mon masque se situe à la frontière entre deux mondes. Autour des concepts de réalité virtuelle et de voyage dans le temps, j'ai conçu un environnement technologique sensible, où la solitude et l'errance façonnent un décor qui perturbe nos sens. Les souvenirs se mêlent aux événements

à venir, les repères spatiaux-temporels ne répondent plus à la logique habituelle. C'est dans cette autre dimension que s'est perdu mon personnage, un voyageur temporel à la dérive. Cette sensation de perte à trouvé sa source dans le spectacle *#SoftLove*, dans lequel l'amour impossible d'une I.A pour son humaine donne naissance à des émotions nouvelles, des émotions numériques.

ABYSSES

Quel étrange mot. Rien qu'à son évocation, un frisson parcourt tout mon corps. Plus je le répète, plus je ressens le vide glacé des océans m'envahir. Et pourtant, je ne le trouve pas vide, ce mot. Je peux d'ailleurs m'y projeter, déambulant entre les différentes lettres. La pente de son A que je gravis non sans effort me permet une fois au sommet de descendre légèrement pour rattraper le B. Ensuite, tout devient plus simple : il me suffit d'enjamber le Y, puis de glisser sur la courbure des S, reprendre de l'élan grâce au E pour enfin finir emporté par la lettre finale... Dans le vide. Après, plus rien, c'est l'inconnu. C'est aussi cela qui donne du sens aux mots, ce vide qui les entoure. Un espace vierge, une respiration ou la pensée peut vagabonder en dehors des lignes. Ainsi, après avoir parcouru le mot Abysses, je peux enfin faire un tout autre voyage. Je plonge dans mes propres pensées. Cette fois, impossible de visualiser quoi que ce soit. Rien n'y est défini, contrairement aux lettres aux contours bien nets. Tant pis, je laisse la vue à la surface, et je me laisse submerger par mes sensations. Ça y est, je suis dans le noir. Il me semble

pourtant que de profonds ténèbres s'étirent sous mes pieds. Un effrayant vertige me saisit alors mais qu'importe, là où je suis, je ne peux pas vraiment tomber. Impossible de décrire précisément ce que je ressens, un tourbillon où se mélangent joie, tristesse, peur et bonheur me traverse à chaque instant. Ici, le temps s'est suspendu pour me laisser profiter pleinement de ces sensations nouvelles. Mais tout cela prit fin quand je réalise soudain ce qui m'arrive : je suis attiré vers le fonds des abysses. Dans cette lente descente, je constate avec inquiétude qu'il est déjà trop tard : je ne peux plus remonter. L'expérience n'a alors plus rien d'agréable, je me sens écrasé par la pression. C'est le moment pour moi de mettre fin à cette plongée avant qu'elle ne me fasse suffoquer. Une seule solution : ouvrir les yeux. C'est bon, je respire ! Je ne ressens plus, je vois. Loin devant apparaît une masse sombre vers laquelle je décide de me laisser dériver. C'est une île, entièrement couverte de noir et qui semble parfaitement circulaire. Je comprends alors, ce n'est pas une île, c'est un point.



UP-POP-UP

NATHAN AGRANAT

En parallèle de la création du masque, nous avons eu à rédiger un autoportrait en cours de français. Après coup, j'ai découvert des similitudes entre mon texte et la forme que prenait mon masque. Je n'ai pas puisé dans mon texte intentionnellement mais de manière inconsciente. L'écriture de cet autoportrait a joué son rôle dans les formes qu'adoptent mon masque. Notamment dans les triangles, qui renvoient aux fragments de mon texte. Ils représentent tout ce qui se trouve dans ma tête, souvenir, sensations etc. Ils renferment donc ce qui définit un être humain, mais ne sont pas lisibles tel

quel. Le masque adopte en quelque sorte ses fragments à son porteur. Le spectacle assigné à mon masque était *Que deviennent les ballons lâchés dans le ciel* de la Compagnie d'Objet Direct. Pour mon expérience en réalité virtuelle j'ai retenu la technique qui est le pop-up et la narration à la manière d'un conte pour enfant. J'ai donc écrit une histoire dans laquelle le spectateur était placé à hauteur d'enfant dans un univers particulier qui pourrait ressembler à un rêve.

RENCONTRE

Je le vois arriver au loin, j'ai encore un peu de mal à le distinguer, car mes lunettes ne sont pas sur mon nez, mais sa silhouette se dessine déjà. Je perçois seulement qu'il a l'allure mince, porte une chevelure épaisse ainsi que de larges lunettes. Il me voit mieux que je ne le vois. Plus il s'approche plus ma vision se précise. Je commence maintenant à deviner ses traits, un long nez, un menton marqué et un teint blanchâtre qui me fait dire qu'il doit être fatigué. Le voici devant moi, me scrutant avec des yeux d'un marron qui tend vers le vert. Il me demande alors pourquoi je le fixe tant. Je ne sais pas, observer les gens m'a toujours paru intéressant. Nous entamons finalement une discussion. Il me parle de sa journée, du film qu'il a vu hier soir. Nous abordons des questions banales tournant autour de sujets d'actualités.

Mais tout cela ne me passionne guère. Je prends donc la décision de lui fracasser le crâne pour y trouver ce que je cherche vraiment. Tout un tas de choses se déverse soudainement sur le sol. J'en ramasse des fragments et les scrute sous tous les angles. Des souvenirs d'enfance s'offrent alors à moi, des peines plus ou moins récentes m'apparaissent. Je vois également ses peurs qui prennent ici une forme abstraite. Je ne pouvais obtenir tout cela que de cette manière. Je n'aurais sûrement jamais le temps de tout explorer, mais je suis déjà satisfait de ce que j'ai vu. Je l'aide finalement à se relever, le remercie puis le salue. Il s'attelle à récupérer ce que j'ai fait jaillir de lui, se retourne, puis s'en va.



SOI

CLARA SCHOENLAUB

SOI est un objet qui représente le reflet de notre propre personnalité. SOI est composé de fragments modulables; fragments qui s'assemblent entre eux et forment des pendants; fragments qui composent et explorent une représentation de la personnalité de celui qui revêt ce masque. Externalisation de soi. La longueur de ses pendants permet un mouvement fluide du corps comme sur un plateau de danse. Les fragments se rapportent au thème de la recherche de soi présent dans le spectacle *Robot, l'Amour éternel* de Kaori Ito. L'univers immersif dans lequel nous plonge

ce masque fait écho à son design, nous permettant alors de vivre ce qu'il est. Un espace restreint correspondant à son intérieur personnel dans lequel on peut parfois se sentir à l'étroit et vouloir aller chercher plus loin. Cet espace reprend le plateau du spectacle de Kaori Ito, permettant ainsi de se créer son propre spectacle, ses propres mouvements, se créer son questionnement personnel avant d'entendre et de voir celui de l'artiste.

QUESTIONNEMENT

Qui suis-je là, maintenant ?
De manière intemporelle ?
Comment le savoir ? Il faut creuser, profond.
Il m'est impossible de savoir si ce que je dis va être ce que quelqu'un d'extérieur peut penser. D'apparence il m'apparaît évident d'avoir l'air sûr de moi mais je suis en perpétuelle remise en question. Tout de suite, je me demande : « Vais-je être à la hauteur ? ». La peur de l'échec me hante. Derrière cette attitude nonchalante, amusante, je cache mes problèmes : famille, amis, etc. Avoir une façade me fait du bien, me rassure. Cette façade est également composée de mon sourire qui par enchaînement fera plisser ou fermer mes yeux verts et remonter mes fossettes. Parfois le soir, seule, il m'arrive d'enlever cette carapace et tout lâcher. Dans ces deux facettes je suis moi-même. Cela ne change pas mais une version est faite pour exister en société et une autre seule à l'intérieur de moi. C'est sûrement ce qui crée un moi unique. Il faudrait que j'arrête de me poser des

questions, pourquoi douter en permanence ? Et pourtant écrire ces quelques lignes est un réel casse-tête. Comment savoir qui je suis. Je peux le dire, là je suis heureuse, effrayée. C'est ce que je ressens à la rentrée, c'est normal non ? J'aimerais savoir si c'est ce que ressentent les personnes à mes côtés dans cette nouvelle classe ? Vont-ils être mes amis ? C'est comme si je faisais ma rentrée au collège et pourtant j'ai vingt ans. On est supposé être sûr de soi à cet âge ? Peut-être pas. La seule chose dont je ne doute pas (trop), c'est mon travail accompli depuis que j'ai choisi ma voie. C'est grâce à ça que je sais pourquoi je suis ici à ce moment. Demain est un autre jour, j'espère pouvoir être à la hauteur.



POM

ALICE HERBRETEAU

Mon univers virtuel se construit autour du spectacle *Les Folles* de la compagnie La Muette. Dans cet univers, il est question de confrontation, de transparence. On découvre un univers en mouvement constant ou plusieurs éléments nécessitent notre intervention pour dévoiler leur contenu, comme une révélation. C'est un principe que j'ai développé également pour mon masque puisqu'il faut une intervention physique pour rendre compte de l'ensemble du masque. L'ensemble joue donc sur le mouvement, le dévoilement

Avec ses longs brins de laines qui rendent la silhouette grossière, mon masque évoque dans les premiers instants un personnage incertain et mystérieux. Avec tous ces fils qui s'entremêlent c'est la représentation d'un personnage confus, qui s'emmêle dans ses pensées. Pourtant il suffit d'un geste pour dévoiler un travail plus méticuleux, qui montre une deuxième facette de ma personnalité. Quelqu'un qui prend son temps et qui est sensible au détail. C'est donc l'intention de se dévoiler, de découvrir quelqu'un en deux étapes.

DÉSÉQUILIBRE

Le mieux est de commencer par une photo. Prenons une photo de classe. Dans mes souvenirs je me suis toujours retrouvée au dernier rang, le rang des grands. De part l'emplacement que j'ai choisi sur cette photo, on sent que je ne suis pas à l'aise, que j'ai hâte de partir. Si on me regarde de façon générale, on remarque que je ne suis pas tout à fait au milieu et pas à droite non plus. La posture est un peu déséquilibrée comme si je tombais légèrement en avant. Quand on regarde de plus près, on peut lire sur mon visage un demi-sourire, on a le sentiment que discrètement, ma tête penche sur le côté. Un peu plus haut, toujours sur mon visage on peut noter mon regard à peine fuyant. On saisit alors très nettement qu'un oeil regarde intensément l'objectif pendant que l'autre est

pressé de passer à autre chose. Indépendant. Je remarque que mon pied gauche est en avant et de biais, pourtant, il m'assure une tenue stable. Il en va de même pour la coupe et la couleur des cheveux. La première est ni trop courte, ni trop longue. La deuxième est ni trop claire, ni trop foncée, en somme, un terrain neutre. C'est drôle, rien n'est véritablement droit mais l'ensemble en dépit de toutes ces incohérences dégage un certain équilibre.

18^E FESTIVAL
MARIONNETTES & OBJETS
FESTIVALMARTO.COM
9 > 25 MARS 2018

18 ans déjà que le festival MARTO. bat son plein chaque printemps dans les théâtres de dix villes des Hauts-de-Seine autour de la marionnette et du théâtre d'objets. Cette année encore, les formes les plus atypiques et les plus traditionnelles des arts marionnettiques seront au rendez-vous.

Au programme, une quinzaine de spectacles dédiés à la MARionnette et au Théâtre d'Objets pour tous dès le plus jeune âge mais aussi, l'emblématique Nuit de la Marionnette qui, pour cette 9^e édition, fait peau neuve et se réinvente.

Les nouveautés de la 18^e édition de MARTO :

• **MARTO TISSE SA TOILE**

Un programme de court-métrages à découvrir dans les cinémas MARTO !

3 > 25 mars

• **DES ATELIERS DE PRATIQUE POUR PETITS ET GRANDS**

> Complètement timbrés | Les Anges au Plafond

Une aventure de mots et de volumes, en associant des ateliers d'écriture et de pop-up. L'objectif ? Au travers d'insolites correspondances, créer une chaîne de spectateurs entre 36 participants de six villes des Hauts-de-Seine.

27 janv. > 3 mars | dès 15 ans

> Atelier parents-enfants « Ma Vie de Marionnette » | Aurélie Hubeau

La marionnettiste Aurélie Hubeau propose de réfléchir, d'imaginer et de mettre en jeu des instantanés de la vie quotidienne d'une marionnette. Tout en abordant les bases de la manipulation, partez à la découverte de ce matériau imaginaire.

17 mars | dès 7 ans | Théâtre Jean Arp, Clamart

> Ateliers pop-up avec Objet Direct |

Jeanne Sandjian de la Cie Objet Direct anime avec vous couleurs, formes et volumes étonnants lors de deux ateliers ado-adulte et enfant-parent au Temps des Cerises.

18 & 24 mars

• **EXPOSITIONS**

> 100% Bob Théâtre - Objets d'mots | Théâtre Firmin Gémier La piscine

Une exposition blagueuse à La Piscine. Devinettes et jeux de mots un poil tirés par les cheveux pour se creuser les méninges en famille pendant tout le week-end 100% Bob.

23 > 25 mars

> Les Folles | Théâtre Victor Hugo – Bagneux

Une exposition sur les Mères de la place de mai présentant des photos historiques, une reconstitution d'une « marche de la résistance » en marionnettes et un court film animé, « Broder pour résister », réalisé dans le cadre d'une résidence artistique en lycée professionnel avec des apprenties brodeuses.

> Exposition COMPLÈTEMENT TIMBRÉ

Les 36 participants de 6 villes des Hauts-de-Seine qui ont suivi des ateliers d'écriture et de fabrication de pop-ups avec la compagnie des Anges au Plafond, exposent aujourd'hui leur part animale.

9 > 25 mars

> Ca fait pop !

L'univers du livre s'anime à Issy. Tournez les pages, soulevez les rabats, dépliez les livres animés pour découvrir les surprises concoctées par des illustrateurs et ingénieurs papiers bourrés d'inventivité.

6 > 25 mars

Direction du projet :

Florence Jamet-Pinkiewicz et Angélique Daffix
Suivi et coordination avec Sanya Tsvetkova
Théâtre Jean Arp, Clamart

et l'équipe pédagogique du DSAA :

Eric Boisseau, Mehdi Hercberg, Patrick Pleutin,
Stéphane Evezard, Stéphane Laporte

Un projet développé grâce à **AFRAME**, un
framework opensource et indépendant

Typographie de titrage : **Infini** Une création de
Sandrine Nughes, commande publique du CNAP

Édité en janvier 2018

Conception graphique : Théo Rocquancourt
Conception éditoriale : Alice Sanz

18^e FESTIVAL
MARIONNETTES & OBJETS
FESTIVALMARTO.COM
9 > 25 MARS 2018

